

SCANR
dossier thématique

LES ORIENTATIONS SEXUELLES



2020/01

Scan-R, asbl
Rue Charles Lejeune, 19
4020 Bressoux
coordination@scan-r.be
www.scan-r.be

TABLE DES MATIÈRES

Préambule	1
L'édito	2
Vécu de notre jeunesse plurielle - Partie 1	4
« <i>Sois qui tu es et tu n'as pas à payer de ta vie pour ça !</i> » par Hassan Jarfi - Le portrait	10
Vécu de notre jeunesse plurielle - Partie 2	14
Nawal Ben Hamou, Secrétaire d'Etat à la Région de Bruxelles-Capitale, entre détermination et espoir - L'interview	20
Vécu de notre jeunesse plurielle - Partie 3	25
Pour aller plus loin	32
Contributions & remerciements	35



Gilles Ernoux,
Rédacteur en chef chez Scan-R

PRÉAMBULE

Dans La Complainte du Progrès, Boris Vian chantait les amours d'autrefois : avant, on offrait son cœur et glissait des mots doux. Pour le poète, en 1955 année de publication de la chanson, ça change, ça change et l'amour devient un bien ménager, s'échange contre une cuisinière, avec un four en verre, une tourniquette pour faire la vinaigrette ... La neuvaine de textes de cette publication, sur les amours du jour, est loin, très loin, des magasins d'électroménager, ils parlent tous de liberté, la liberté de ne pas être hétéro, la liberté de ne pas devoir porter une étiquette, celle de s'habiller comme on le souhaite ...

Ces textes ont été écrits en 2019 et 2020 lors de différents ateliers de notre ASBL Scan-R. Pendant un atelier, les jeunes de 12 à 25 ans travaillent dans un cocon de bienveillance avec un·e animatrice ou animateur et un·e journaliste à l'écriture d'un article sur leur parcours, leur histoire, leur envie, certain.e.s ont d'ailleurs fait le coming durant nos ateliers... Notre idée est que ce travail de décentration, ce travail de l'écriture introspectif et réflexif permet aux jeunes de se raconter, de se libérer d'un poids et de mieux se connaître qu'on parle de liberté ou d'orientation sexuelle ou d'autres sujets. En publiant les textes sur notre site et via nos partenaires, nous permettons à la parole de la jeunesse de se faire entendre par le plus grand nombre.



Bernard Guillemin,
Coordinateur chez Alter Visio

L'ÉDITO

Régulièrement, la Belgique est classée dans le top trois des pays ayant développé un cadre légal particulièrement favorable et inclusif pour les personnes s'identifiant de près ou de loin à la communauté LGBTI+[1]. Encore, en cette année si particulière, elle se situe à la deuxième position du classement de l'ILGA Europe (International Lesbian and Gay Association)[2]. Pourtant, malgré ce cadre légal, nous ne pouvons nier la triste dichotomie entre celui-ci et le cadre social.

L'ensemble des récits de vie rassemblés dans ce dossier, nous confronte aux divers degrés de violence vécues. Du regard insistant aux insultes, des bousculades aux coups, le peur de devoir dire, la peur de croiser l'autre, sans oublier de nous rappeler le taux de suicide plus élevés chez les jeunes LGBTI+. Espace public, espace privé, peu importe. Si le cadre légal permet de (sur)vivre, d'exprimer et d'être, l'expression dans l'espace public et privé se confrontera régulièrement aux conditionnements normatifs. Et c'est bien ici que se situe tout le détail des luttes à venir : repenser nos normes de genres et d'orientations sexuelles, repenser la représentation des corps et des sexes, repenser la transmission que nous effectuons de l'ensemble de ces éléments au sein de l'école et de l'EVRAS[3], au sein de l'ensemble des référents et des représentations que nous transmettons aux jeunes (et aux moins jeunes).

Le chemin vers une réelle inclusion sera long, tant le sujet apparaît encore clivant pour certain.e.s. Néanmoins, à la lecture de ces témoignages pertinents et forts, je ne peux que repenser à ce que David Lallemand[4] écrit régulièrement : les jeunes sont la solution [5].

[1] Lesbian, Gay, Bi, Trans, Intersex +

[2] <https://www.ilga-europe.org/rainboweurope/2020>

[3] Education à la vie relationnelle, affective et sexuelle

[4] Producteur, animateur et journaliste de l'émission "Quand les jeunes s'en mêlent" sur La Première RTBF, chargé de communication et de projets du Délégué Général aux Droits de l'Enfant – Bernard Devos (2008-2021)

[5] <https://medium.com/@davidlallemandpesleux/trente-cinq-cf4b8c81cded>

JE SUIS BISSEXUEL

Benjamin connaît bien Scan-R. Il a été un des premiers à participer à un atelier. Dans son premier texte, il nous expliquait comment, après un passage par l'IPPJ, sa vie s'était transformée. Aujourd'hui, avec la même liberté de ton, il nous parle de sa sexualité.

J'AIME

Récemment, je me suis découvert bissexuel. Je suis attiré par les personnes des deux sexes : hommes et femmes. Dernièrement, un peu par hasard, j'ai eu des expériences sexuelles avec des hommes et, à ma grande surprise, c'étaient de belles expériences ! Au départ, c'était soft mais très vite, cela a évolué vers du concret et ça me plaisait. Au début, je ne l'ai pas accepté, je me disais que c'était juste une phase. Je pensais que je me cherchais. Puis, avec la réflexion, j'ai réalisé que je me voilais la face. Je me suis fait à l'idée que, finalement, j'étais bissexuel. Cela ne s'est pas fait sans mal. Je me suis posé tellement de questions ! Aujourd'hui, je ne suis pas sûr d'assumer complètement. Finalement, je me suis dit que je pouvais aimer des femmes autant que des hommes. Au fond, ce n'est pas si grave. C'est naturel. C'est mon désir et ce n'est pas, pour moi, quelque chose d'anormal. Je suis humain, j'ai des sentiments, j'ai des envies, j'ai le droit de ressentir des choses pour d'autres personnes. Une vie sans plaisir n'existe pas.

SE TROUVER

À la base, je suis un gamin de la cité. Là-bas, il me semble que la logique ou ce qu'il me semble être de l'ordre du mode d'emploi, c'est qu'un homme est avec une femme. Cette représentation me semble bien ancrée. Quand il y a transgression, cela peut entraîner de graves problèmes à ces personnes : harcèlement moral, viol... C'est ce que j'ai pu, je crois, constater dans certaines cités. Pour le moment, je n'ai pas vécu tout cela : personne n'est au courant de mes préférences.

Cela ne fait qu'un mois que je me suis découvert bisexuel. J'ai quand même peur de la rumeur des quartiers, j'ai peur qu'on l'apprenne. Une moquerie, je m'en tape, ce n'est pas grave, mais si on en vient à me frapper parce que je suis pédé, je me battraï aussi. Vu mon parcours, je sais que la justice est toujours à privilégier et j'y crois mais... parfois...

COMING OUT ?

Un moment important, ce sera d'en parler à ma mère. Je crois qu'elle me soutiendra : elle m'a toujours dit qu'elle m'acceptait tel que j'étais. Elle respectera aussi mon orientation sexuelle. Je la sais, toutefois, sensible. Lorsque j'étais en IPPJ, je l'ai vue pleurer pour la première fois. C'est d'ailleurs ça qui a été le déclic pour me calmer et arrêter les, plus ou moins grosses, conneries. C'est important pour moi de me dire que je suis bisexuel. J'ai besoin de me sentir moi, tel que je suis. J'ai besoin que les gens que j'aime le sachent aussi, je ne veux pas me cacher... Ceci dit, pour savoir qui je suis vraiment, j'ai encore à apprendre sur moi.

BENJAMIN, 20 ANS, HERSTAL

25/08/2020

FATIGUÉE DE L'HOMOPHOBIE

« L'un·e “fait” la fille, l'autre le mec », « Les femmes deviennent lesbiennes parce qu'elles ne plaisent pas aux hommes », « Les homos sont plus infidèles que les hétéros ». Voici quelques préjugés qu'on peut entendre sur les amours homosexuelles. Natacha, le prénom a été changé, a 16 ans et elle est fatiguée de ces préjugés, de ces comportements homophobes.

SOCIÉTÉ PLUS OUVERTE ?

Bien qu'on vive dans une société plus moderne, que le mariage pour tous soit possible depuis 2003, beaucoup sont encore fermés, mal à l'aise face à la différence, à côté d'une personne qui a une sexualité autre. On a encore beaucoup de progrès à faire.

LA NORMALITÉ DE L'INSULTE

Pourtant ce sont nos différences qui deviennent souvent nos forces. Pour beaucoup de jeunes, il est encore difficile d'assumer leur sexualité, peur d'être insulté·es ou jugé·es par ses ami·es ou même ses parents... Ce qui, quand on entend les insultes que les ados se lancent, est normal : “pédé, tapette, sale gouine...” et j'en passe. Je ne comprends même pas pourquoi cela choque encore, ce n'est que de l'amour et en plus c'est personnel, intime.

LIBERTÉ

Je pense qu'on devrait en parler plus librement et que ça ne devrait plus être un sujet tabou. Les religions ne disent pas autre chose, une relation homosexuelle, ce n'est pas naturel. C'est ce mépris qui explique que parmi les jeunes qui se suicident ou qui font une tentative de suicide, il y a entre 2 et 7 fois plus de jeunes homosexuel·les ou bisexuel·les.

UN AUTRE REGARD

Si on changeait notre regard sur ce sujet, on aurait peut-être un monde meilleur, ce monde que je souhaite à nos prochaines générations. Pour l'instant je pense que notre société est surtout basée sur le regard des autres et l'importance que l'on porte à celui-ci. L'homosexualité n'est pas, pour moi, quelque chose de sale et personne ne devrait en avoir honte. On est tous différents mais tous égaux.

NATACHA, 16 ANS, FRAMERIES

18/05/2020

BISEXUALITÉ & COMING OUT

Justine a 19 ans et non, elle ne se pose pas de questions sur sa sexualité. Au contraire, elle affirme et souhaite qu'on arrête de lui en poser, de formuler des suppositions, de présumer et même de parler à sa place !

J'ai toujours vécu dans un entourage très ouvert d'esprit et malheureusement, ce n'est pas le cas de tout le monde. Même si les mentalités changent, avoir une sexualité autre que l'hétérosexualité reste encore mal vu.

Je suis bisexuelle, et même si les choses changent et que la communauté LGBT+ n'est plus traitée comme avant, ce n'est tout de même pas simple tous les jours. Dans la série, La théorie du Y, la femme bisexuelle dit à son ami gay que ça doit être facile pour lui, il sait qu'il aime les hommes et ça s'arrête là, alors qu'elle, elle se pose des questions et ne sait pas où elle en est.

D'expérience, je sais que les bisexuel·les sont souvent vues comme des personnes indécises qui ne savent pas encore si elles sont soit homosexuel·les soit hétérosexuel·les. Nous ne sommes pas souvent pris au sérieux et de mon point de vue, la bisexualité n'est pas réellement prise comme une orientation sexuelle à part entière mais plus comme un entre deux, une passe qui nous laisse le temps de savoir quel sexe on préfère.

Mes amies sont les premiers à en être l'exemple. Ils me disent souvent "Quand tu trouveras une petite amie... Tu ne trouves pas de jolies filles à la fac ?" etc., ... Tout en oubliant que j'aime aussi les garçons. La bisexualité doit être vue comme une orientation sexuelle à part entière.

Mais avant d'en arriver là, il y a le coming out et c'est plus facile pour certain·nes que pour d'autres même s'il est fondamentale pour chacun, chacune... Et ses conséquences peuvent être lourdes, pénibles. Outre le fait d'être parfois rejeté par son entourage, le fait que quelqu'un fasse votre coming-out à la place de la personne concernée peut blesser et faire beaucoup de mal... Il faut toujours respecter le fait que la personne ne soit pas prête.

Bref... Respect, respect, respect... Love is Love

JUSTINE, 19 ANS, IXELLES

22/01/2020

« SOIS QUI TU ES ET TU N'AS PAS À PAYER DE TA VIE POUR ÇA ! »

Hassan Jarfi a vécu un drame. Son fils a été assassiné parce qu'il était homosexuel. « *Rester soi-même* », c'est le message qu'il tente désormais de faire passer grâce à sa fondation.

Derrière son téléphone, cloué au lit avec un microbe qui ne le quitte pas depuis 2 jours, Hassan Jarfi, 67 ans, répond toujours présent à l'appel quand il s'agit d'aborder l'orientation sexuelle et l'homophobie chez les jeunes. Car cette discrimination qui ronge notre société, Hassan l'a vécu au plus profond de lui-même.

Il y a huit ans, Hassan Jarfi a vécu un incident qui a changé sa vie à jamais. Le corps de son fils, Ihsane, a été retrouvé battu et sans vie en pleine forêt après plusieurs jours de disparition. La raison qui a poussé ses agresseurs à ce crime affreux ? Ihsane aimait les hommes et ils ont voulu le lui faire payer...

Aujourd'hui, la douleur serre encore et toujours le cœur du papa, « *un fils ça vous manquera toujours et notre famille vivra à jamais avec cette douleur. Son corps est devenu poussière, mais il faut permettre à son âme de se développer et de s'exprimer, c'est ce qu'on fait avec la fondation* ». Pour l'aider dans ce combat contre la souffrance, Hassan Jarfi a décidé de créer en 2014 la Fondation Ihsane Jarfi. Celle-ci organise des récoltes de fonds et des événements pour lutter contre l'homophobie et offre également un refuge pour les personnes victimes de discrimination au sein même de leur famille. Mais Hassan veut porter plus loin l'histoire de son fils et va jusque dans les écoles pour témoigner. Pourtant, nous explique-t-il un regret dans la voix, « *ce n'est pas assez !* »

S'il se rend, de temps en temps, à la rencontre des élèves dans les classes, Hassan regrette de ne pas pouvoir le faire plus régulièrement. *« En Belgique, ce qu'on fait au niveau des écoles ce n'est ni suffisant, ni planifier dans le temps. On devrait en parler durant les 6 années de l'enseignement secondaire »*, regrette-t-il. Selon lui, il faudrait prévoir une continuité dans les actions et les animations auprès des étudiants. *« Après certains de mes témoignages dans les classes, des jeunes sont venus me voir discrètement pour me dire qu'ils étaient homosexuels mais que personne ne le savait. Ils me glissent cela, et puis ils partent et je ne les revois plus ! »*

L'initiateur de la fondation veut croire, qu'un jour, il pourra établir une sorte de contrat avec les écoles, où il exercerait alors un suivi avec les élèves pendant les six années d'enseignement secondaire. *« Si on assure cette continuité, les jeunes seront plus informés. Ils sauront qu'ils ne sont pas seuls et que nous sommes là pour les aider »*, espère-t-il la voix ferme et déterminée.

Si Hassan Jarfi prône la libération de la parole et l'information continue sur l'orientation sexuelle auprès des jeunes, Scan-R met aussi sa pierre à l'édifice. À travers nos ateliers d'écriture nous laissons aux jeunes la liberté d'aborder le sujet qu'ils veulent dans leurs articles. Certains trouvent en cela un espace de parole et d'expression en dehors du cadre scolaire ou du cercle familial. Et en parler c'est déjà commencer

C'est pourquoi, cette période de confinement est difficile pour les personnes victimes de leur orientation sexuelle, *« aujourd'hui, nous sommes dans une situation de blocage, où nous ne vivons plus normalement . Alors ajouter à cela le fait de devoir cacher son orientation sexuelle à sa famille, c'est une véritable pression psychologique »*.

D'ailleurs, Unia, le centre interfédéral pour l'égalité des chances, a enregistré 133 dossiers concernant des discriminations de personnes LGBT pour l'année 2019. Si le centre indique déjà que les violences envers les jeunes LGBT au sein du cercle familial ont augmenté durant le confinement, il faudra attendre leur rapport de l'année 2020 pour découvrir les chiffres exacts de ces discriminations.

Sans doute malheureusement, une motivation supplémentaire pour Hassan Jarfi et son combat : « *le message que j'aimerais porter aux jeune aujourd'hui est, sois ce que tu es et ce que tu veux être et sache que tu n'as pas à payer de ta vie pour ça* » assène-t-il, plus déterminé que jamais.

POUR PLUS D'INFORMATION :

<http://www.fondation-ihsane-jarfi.be>



HASSAN JARFI,
fondateur de la fondation Ishane Jarfi



HOMOSEXUEL, IL A DÛ FUIR SON PAYS

Selon Amnesty, aujourd'hui dans le monde, une septantaine de pays considèrent qu'avoir une sexualité différente de celle recommandée ou reconnue par la majorité des religions ou les traditions est un crime, une maladie, une honte. Ces pays pénalisent, emprisonnent, torturent ou condamnent à mort les personnes qui ne sont pas dans la norme. Shukri, en danger en Éthiopie, a dû rejoindre la Belgique pour sauver sa vie.

EN ÉTHIOPIE

Je suis né en Ethiopie. D'après une étude datée de 2007, 97% des gens sont homophobes. Ma famille était très conservatrice et religieuse. Depuis que je suis enfant, j'entends des choses négatives sur les LGBTQI+ et cela a été très compliqué pour moi de m'accepter comme je suis. J'ai dû me battre avec moi-même, cacher mon identité. Je devais contrôler la manière dont je parlais, dont je marchais, afin que personne ne remarque que j'étais et suis homosexuel. Cela m'a blessé et ma santé mentale n'était pas au beau fixe. Personne ne me disait : "Eh, Shukri, tu es normal tu sais, il n'y a rien qui dysfonctionne chez toi." Non, ce que j'entendais depuis mon enfance, c'est que les personnes gays étaient des pécheurs, maudits, et qu'ils iraient en enfer. Grandir dans une communauté comme celle-là n'a pas été simple.

OBLIGÉ DE ME MARIER

Je suis arrivé à un point où mon oncle a voulu me forcer à me marier avec une fille. Si je ne n'acceptais pas, il m'a dit qu'il me dénoncerait à la police et m'enverrait en prison pour 3 à 15 ans, selon l'article 629. J'ai vu la colère sur son visage et son expression disait tout... Si je n'acceptais pas, j'allais en prison mais je ne pouvais pas non plus me marier.

Me marier, cela ne correspondait pas à la personne que je suis. J'ai pensé à ma communauté qui certainement me tuerait s'ils l'apprenaient. J'ai donc décidé de quitter mon pays et de venir en Belgique pour m'exprimer, de la manière dont je le souhaitais. Je suis simplement un humain avec un rêve. Comme un autre être humain, je veux une vie normale, étudier et décrocher le job de mes rêves. Ma question pour tous les homophobes : si je ne fais du mal à personne, pourquoi ne me laissez-vous pas vivre ma vie en paix ? L'amour c'est simplement de l'amour. Depuis quand devrait-il être criminalisé ?

EN BELGIQUE

Ici, pour la première fois de ma vie, je fais plein d'activités, je rencontre de nombreuses personnes et je me suis fait un nouvel ami. Ils sont ma nouvelle famille, ma famille choisie. C'est la première fois que j'entends de la part de quelqu'un qu'il n'y a rien qui cloche chez moi, qu'on m'aime, qu'on m'accepte comme je suis. De chaudes larmes de joie ont coulé le long de mes joues. Grâce à eux, j'ai compris ce qu'était l'acceptation de soi et l'amour de soi qui grandissent de jour en jour. Ils m'ont donné de l'espoir.

SHURKI, 23 ANS, LIÈGE

24/10/2020

JEUNE & LESBIENNE

Très tôt, Jeanne s'est rendu compte qu'elle n'aimait pas comme les autres... Elle était, est, attirée par les filles. Si l'annonce de son homosexualité a été précoce, elle en souffre encore et toujours aujourd'hui mais ne baisse pas les bras.

DEPUIS TOUJOURS

J'ai ressenti de l'attirance très jeune pour les filles, notamment une amie d'enfance. J'avais 8 ans. Je ne savais pas vraiment mettre des mots sur ce que je ressentais pour elle. Mais j'ai commencé à m'assumer en tant que lesbienne à l'âge de 11 ans. Je sais, c'est très tôt ! Mon coming-out s'est bien passé. Certains membres de ma famille l'ont mal pris, je m'y attendais. Le coming-out n'est pas quelque chose d'obligatoire, mais j'en ressentais le besoin. Mes parents s'en doutaient... J'avais des manières de garçon et je parlais souvent de filles de mon école que je trouvais belles. Ils n'ont donc été ni surpris ni étonnés par cette nouvelle et ont été très compréhensibles.

SOUFFRANCES

J'ai été harcelée pendant 2 ans, dans deux écoles différentes, juste à cause de mon orientation sexuelle. Je n'arrive pas à comprendre comment notre société a toujours cette mentalité après tant d'années ?! Aucune personne ne devrait connaître le harcèlement, peu importe la raison, que cette personne soit LGBT, noire, blanche, musulmane, catholique ou autre ! J'ai été insultée, frappée, critiquée et rejetée. Toute cette tristesse que j'avais en moi s'est transformée en une haine énorme et parfois incontrôlable. Il suffit d'un minuscule problème et j'explose. Durant cette période, mon seul refuge a été la mutilation. J'ai toujours autant de pensées noires qu'avant, mais je ne me laisse plus faire. J'essaie de me retenir et de ne pas passer à l'acte, mais le seul moyen de ne pas me faire du mal, c'est de frapper dans un mur.

Mes mains sont abimées à cause des coups dans les murs et mes bras sont cicatrisés à cause de la mutilation. Toute cette haine m'empêche de continuer d'avancer dans la vie, mais j'essaie de faire de mon mieux pour me retenir de faire quoi que ce soit. Je suis à l'hôpital à cause de toute la haine ainsi que la tristesse que j'ai tant de fois évacuée par de mauvais faits et gestes réalisés sur moi ou sur d'autres personnes. Je ne le souhaite à personne !

AMOUREUSE

Une chose qui me rend heureuse c'est que j'ai une amoureuse, une fille magnifique qui a connu ce que j'ai vécu, qui essaie de tout faire pour me rendre heureuse. Pareil pour moi, j'essaie qu'elle se sente bien. On s'aime et on s'en fout du reste, peu importe ce que d'autres personnes peuvent dire ! Ne vous laissez pas rabaisser par des gens qui ne méritent pas une seconde de votre attention, vous n'êtes pas seul·e·s !

JEANNE, 13 ANS, BRUXELLES

20/10/2020

DISCRIMINATIONS ENVERS LA COMMUNAUTÉ LGBT

S'entendre avec quelqu'un·e, partager des moments avec une personne, ce n'est pas toujours aussi simple qu'on le souhaite. C'est plus compliqué encore lorsqu'on est homosexuel·le, que des insultes fusent et que des jugements sont posés. C'est l'histoire de Charlotte, 20 ans.

LA PROMENADE SE TERMINE MAL

Après une balade dans Charleroi, ma copine et moi décidons de prendre le bus pour rentrer chez elle. Nous arrivons à la gare de Charleroi, allons jusqu'à notre arrêt. Il fait bon, super bon, nous avons super chaud, nous transpirons... Je lui propose donc d'aller acheter quelque chose à boire. On se dirige vers un magasin. Passant, main dans la main, devant un groupe de jeunes, j'entends des insultes qui nous sont destinées : « Sales Gouines ! », « C'est une honte d'être lesbiennes ! » ...

BLESSÉES

Pour certaines personnes, ce ne sont que des paroles, mais pour nous, membres de la Communauté LGBT, ces paroles blessent, nous font souffrir mais surtout, nous font perdre confiance en nous. Pour qu'on essaye de la retrouver, de ne pas avoir d'idées noires (qui peuvent conduire au suicide), il faut que l'on soit bien entouré·e·s et parfois même, consulter des spécialistes. Moi, ce qui m'a aidée, c'est de consulter un psychologue. Il m'a fait faire un travail sur moi. Il m'a dit certaines paroles qui m'ont rendue plus forte.

MA SOLUTION

Depuis, quand je ne suis pas bien face à toute cette haine, je me répète ces deux phrases qui sont devenues très importantes pour moi : « Même si on ne t'accepte pas comme tu es, du moment que tu es heureuse, c'est le principal ! » et « Les gens qui te critiquent ne connaissent pas la bonne personne qu'il y a en toi ! »

MON SOUHAIT

À vous qui lisez cet article, comme vous avez pu le comprendre, je suis une jeune fille homosexuelle victime de discriminations. Je voulais vraiment aborder ce sujet. Même si, maintenant je suis plus forte, j'ai déjà perdu une amie à cause de toutes ces paroles qui blessent, font souffrir et font perdre confiance en soi. N'oubliez pas, n'oubliez jamais que toutes les paroles ont un effet sur la personne qui les entend...

CHARLOTTE, 20 ANS, CHÂTELET

07/07/2020

NAWAL BEN HAMOU, ENTRE DÉTERMINATION ET ESPOIR

Entre Nawal Ben Hamou et l'égalité des chances, c'est une vieille histoire. Dès son premier boulot, dans la police, elle s'est battue pour obtenir plus d'égalité au sein de son équipe. Mais c'est huit ans plus tard, à 26 ans, qu'elle décide de passer de l'autre côté et de se lancer en politique. Rencontre avec cette bruxelloise, aujourd'hui Secrétaire d'État à l'Égalité des Chances au gouvernement bruxellois.

POURQUOI VOUS ÊTES-VOUS SPÉCIALISÉE DANS L'ÉGALITÉ DES CHANCES EN POLITIQUE ?

Après avoir commencé mon parcours professionnel dans la police à 18 ans, j'ai voulu me lancer en politique. A 26 ans, j'ai donc été élue députée au Parlement Fédéral. Au début, je me suis bien sûr d'abord intéressée aux matières liées à la police car j'y avais travaillé, mais je me suis aussi vite penchée sur les questions de santé et d'égalité des chances. Et en juillet 2019, j'ai eu la chance d'être nommée Secrétaire d'État à l'Égalité des Chances au sein du gouvernement bruxellois. Grâce à ce poste, je peux gérer cette thématique qui me tient à cœur depuis toujours. Pour moi, l'égalité des chances doit permettre à tout le monde de trouver sa place, peu importe son origine, son sexe, son identité sexuelle, ... Cela doit mettre tout le monde sur un même pied d'égalité, pour que nous puissions tous être traité de la même manière, avoir les mêmes opportunités et vivre en harmonie tout simplement. Je sais que c'est un long travail pour y arriver, mais je suis totalement déterminée.

QUELLE EST LA SITUATION ACTUELLE À BRUXELLES CONCERNANT L'INCLUSION DES JEUNES LGBTQIA+ ?

Un travail important doit encore être réalisé pour améliorer l'inclusion des personnes LGBTQIA+ à Bruxelles, j'en suis consciente. D'ailleurs, les chiffres parlent d'eux-mêmes, neuf personnes LGBTQIA+ sur dix ont déjà subi des violences verbales ou psychologiques. Trois sur dix rapportent avoir déjà été confrontées à de la violence physique. Mon objectif est que la communauté LGTBQIA+ puisse se sentir en sécurité dans tous les quartiers de Bruxelles, ce qui malheureusement n'est pas encore le cas aujourd'hui.

DEUX JEUNES FILLES DE VOTRE RÉGION ONT PARTAGÉ LEURS EXPÉRIENCES À TRAVERS LEURS ARTICLES PUBLIÉS DANS CE DOSSIER. QUEL EST VOTRE RÉACTION PAR RAPPORT À CES TÉMOIGNAGES ?

J'ai été très touchée par ces témoignages. J'ai d'abord été agréablement surprise de voir que les coming-outs de Justine et de Jeanne se sont relativement bien passés, car j'imagine à quel point cela doit être difficile de se dévoiler devant sa famille ou ses amis. Pourtant, on devrait tous pouvoir être soi-même à chaque instant. L'homosexualité, la bisexualité ou la transidentité sont encore considérés comme étant « hors-norme », mais qu'est-ce que la norme ? Nous avons tous et toutes nos différences et nos spécificités, il est donc impossible de dire de quelqu'un qu'il « est normal ». Mais je suis aussi très attristée par le témoignage de Jeanne, le harcèlement scolaire doit être extrêmement dur à vivre, surtout à un si jeune âge et je suis triste que sa seule échappatoire ait été de se faire du mal. C'est pour cela que je suis convaincue que l'éducation a un rôle énorme à jouer : dès le plus jeune âge nous devons apprendre à accepter et à respecter les autres, peu importe leur genre ou l'identité sexuelle.

CONCRÈTEMENT, QUE FAIRE POUR AMÉLIORER LA SITUATION ET LA SÉCURITÉ DES JEUNES LGBTQIA+ DE VOTRE RÉGION ?

En Région bruxelloise, nous travaillons, en collaboration avec les associations actives sur le terrain, les services de police et les administrations bruxelloises, à la concrétisation du plan « Sexual Orientation and Gender Identity », plus connu sous l'abréviation plan SOGI. Une des mesures phares de ce plan est le monitoring des plaintes. Ce monitoring est un préalable indispensable pour mieux lutter contre les agressions, les violences, les discriminations que subissent encore de trop nombreuses personnes LGBTQIA+. Hélas trop souvent, les victimes de ces violences renoncent à déposer plainte. Or, porter plainte, c'est un acte essentiel, même si c'est parfois difficile. Car c'est en objectivant et en analysant le phénomène qu'on le combat avec plus d'efficacité. Et c'est sur base d'un monitoring précis de ces plaintes que l'on pourra mener des actions de prévention efficaces, mais aussi mieux former et coordonner l'intervention des services de Police.

AVEZ-VOUS OBSERVÉ PLUS DE DISCRIMINATION INTRAFAMILIAL ENVERS LES JEUNES LGBTQIA+ EN CETTE PÉRIODE DE CONFINEMENT ?

Le premier confinement a accentué les violences qui préexistaient dans certaines familles et c'est la raison pour laquelle nous avons ouvert des places supplémentaires et une ligne d'urgence pour les jeunes LGBTQIA+ via le Refuge Bruxelles. Le Refuge est une association que je soutiens activement, qui travaille auprès des personnes LGBTQIA+ et s'adresse aux jeunes entre 18 et 25 ans. Depuis mars, les jeunes se sont retrouvés.es confinés.es, parfois dans de tout petits espaces, sans jardin, avec peu ou pas d'accès à internet, sans la possibilité de sortir, d'aller à l'école, ou de voir leurs amis.

La situation est difficile pour tout le monde, mais elle est d'autant plus difficile pour les jeunes LGBTQIA+ qui vivent dans une famille « non ouverte » où l'on ne parle pas de ces questions. C'est pourquoi il y a plusieurs projets sur le feu pour améliorer le quotidien de ces jeunes. En plus du plan SOGI, je travaille également en ce moment sur le projet d'ouvrir un nouveau lieu d'accueil pour les jeunes LGBTQIA+. J'ai envie d'y croire et je suis plus que jamais déterminée à travailler sur ces sujets : l'éducation, la sensibilisation et la lutte contre les discriminations, c'est aussi comme ça que nous arriverons à plus d'égalité et à plus de respect des uns des autres.



NAWAL BEN HAMOU,
Secrétaire d'État à la Région de Bruxelles-Capitale



MOI, BILAL, “MEC EFFÉMINÉ”

Certains sont des poilus, des tatoués, des durs à cuire, des cadors... Bilal n'est pas comme ça. Son truc à lui, son style, ne correspond pas aux standards de la mode. Libre, il fait ce qu'il aime et assume ses choix. Cette liberté est parfois lourde à porter.

LES TRUCS DES FILLES

Je m'appelle Bilal, j'ai 16 ans et je suis ce qu'on appelle “un garçon efféminé.” J'aime la mode, j'écoute Ariana Grande, Lizzo, Billie Eilish, Nicki Minaj,... bref, des musiques que certain·e·s disent « de filles ». J'ai un style assez particulier, lui aussi perçu comme “de fille” : jeans moulants, t-shirt coloré, veste qui cache mes fesses, converses. Je suis d'origine arabe, ce qui, semble-t-il à certaines personnes, ne me donne pas le droit, en tant que garçon, de m'habiller de façon “féminine”.

LA RUELLE SOMBRE DES INSULTES

Un soir, je rentre chez moi après une sortie entre amis. Jeans moulants et t-shirt coloré, je marche avec un style qui m'est propre. Pour atteindre mon chez moi, je dois traverser une place où il y a un groupe de jeunes garçons, les habitués de la place. À chaque fois qu'ils me voient, ils me lancent des regards noirs. Ils ont une capuche pour cacher leur visage, mais leurs yeux, même dans l'ombre, respirent la haine... Comme si j'avais commis un meurtre. Les mains moites, mon regard est baissé, limite honteux. Bien sûr, ces regards noirs ne sont pas seuls, ils sont accompagnés d'insultes riches et variées : “pédé”, “pédale”, “sale gay” ou encore des remarques du genre “suce-moi la bite”, “tu prends dans le cul?”. Un sentiment de solitude m'envahit, je me demande si je suis le seul à ressentir ça. Et là, ma voix intérieure me chuchote à l'oreille : “Pourquoi devrais-je me sentir seul, pourquoi sont-ils tous contre moi ? Non, je ne mérite pas ça”.

LES AGRESSEURS ONT PEUR DE NOUS

Je suis assez timide et réservé. Depuis toujours, je suis insulté, les gens me touchent les fesses pour “rigoler”, comme si j’étais une chose dont on peut faire ce qu’on veut. La plupart des personnes qui m’insultent confondent ma timidité ou ma gentillesse avec de l’inoffensivité. Le fait que je parle correctement et que j’aide volontiers les autres plutôt que de les attaquer comme eux le font parfois les amène à penser que je suis une personne qu’on peut venir insulter gratuitement. Si j’ai le malheur de dépasser ma timidité et de répondre à leurs insultes, ils me frappent. J’ai vite pris l’habitude de me laisser faire, de ne rien dire ou de rire avec les personnes insultantes pour me protéger. Aujourd’hui, j’ai compris qu’ils sont agressifs parce qu’ils ont peur. Ils sont effrayés à l’idée de s’approcher de personnes comme moi, de peur qu’on les drague et qu’on leur saute dessus.

L’AGRESSEUR N° 1 : LA SOCIÉTÉ, MACHINE À STÉRÉOTYPES

D’abord, je me suis demandé si c’était moi le problème. Mais vu le nombre de personnes dans mon cas, j’en conclus que le problème vient plutôt du conditionnement des gens. À mon humble avis, la société conditionne l’homme à être viril, à ne pas pleurer, à ne pas ressentir de sentiment de faiblesse, à avoir un style et un comportement un peu crades, à ne pas respecter les femmes, à les prendre pour des objets sexuels... Les femmes, elles, doivent être douces, sentir la rose, être coquettes et propres sur elles, assouvir les désirs de la gent masculine. Quand on ne correspond pas à ces stéréotypes, on se fait insulter sous prétexte qu’on est « différent », qu’on soit un garçon aux manières de soi-disant fille ou qu’on soit une fille avec soi-disant des airs de garçon. Mais pourquoi une femme devrait-elle être douce et un homme fort ? Pourquoi être une femme aux cheveux courts ou un homme maniéré serait-il forcément un problème ?

EFFÉMINÉ ≠ AIMER LES GARÇONS

Ce qui m'énerve aussi, c'est la confusion entre le style et l'orientation sexuelle. Si j'emprunte des codes associés aux filles alors que je suis un homme, ça voudrait forcément dire que je suis homosexuel. Alors qu'on peut apprécier les jeans moulants et avoir des goûts différents de ceux qui sont attendus d'un garçon, sans pour autant être mis dans une nouvelle case, celle du "type gay". Le style ne devrait pas dicter ce à quoi nous devrions correspondre. Le style est à nous, il nous appartient, il fait partie de nous. Nous, en tant que citoyens de la société, que nous soyons différents ou pas de la « norme », nous avons tous le devoir de casser les codes, de casser les cases mises en place par le système. Pour ceux qui en souffrent mais aussi pour les futures générations. Et surtout, pour être libres d'être nous-mêmes.

BILAL, 16 ANS, ANS

10/09/2020

SOIS SEXY MAIS BAISSÉ TA JUPE

Sois sexy, mais baisse ta jupe. Sois intelligente, mais ferme ta gueule. Sois forte, mais baisse tes yeux. Sois femme. Sois quoi ? On me demande d'être quoi ? Femme ? F.E.M.M.E ? C'est quoi être femme ? Je ne comprends pas. Je ne comprends pas car, quand je pense me sentir femme, "on" me voit comme chienne. Quand je pense ne pas être femme, "on" ne me voit pas digne de porter mon corps, cette enveloppe qui semble tant nous définir aux yeux des autres.

Je marche dans la rue, yeux de chacal enclenchés pour me lapider de ce qui semble nous différencier : mes talons claquant sur le sol, mon jeans roulant ma cellulite, mon pull enrobant mes seins et laissant apparaître mes tétons qui respirent. Je n'arrive plus à faire face à ce duel de dominant-dominé dans les rues de Liège. Ils contrôlent ma démarche, ils m'empêchent de rouler du cul comme bon me semble, d'ouvrir mon thorax pour que mon dos soit droit, pour que ma tête soit levée, pour marcher sans regarder mes pieds.

Réalité générale pour mes semblables, pour mes sœurs aussi fraîches que moi : recroquevillée, démarche cassée, épaules vers le sol, tête baissée, mains moites, pensées diffuses pour voir ce que je fais de mal. Non, je m'incline, je ne baisse pas la garde mais je me fais baiser du regard. La peur résonne dans les rues : peur de se faire interpellé, agresser ou violer. Nous, femmes tant adulées, nous sommes dans une confrontation permanente.

CLAIRE, 19 ANS, LIÈGE

03/04/2020

UN GARÇON, ÇA PEUT PLEURER (MAIS PAS TROP QUAND MÊME)

Pour Matthieu, il n'est pas aisé de vivre et d'exister pleinement dans une société qui attend des garçons qu'ils soient insensibles, qu'ils cachent toutes leurs émotions. Ce qu'il voudrait, c'est être libre d'exprimer ce qu'il ressent sans être considéré comme un faible, un couillon.

LES CARTES MAGIQUES

La plupart des parents diraient à leur garçon que, après une chute, il ne doit pas pleurer, que c'est un homme fort et qu'un homme ne pleure pas sinon... c'est une fillette. Moi, mes parents m'ont dit : « explique-moi où tu as mal ? Ça pique, ça brûle ? ... » Grâce à cela, j'ai appris à exprimer mes émotions. Je me souviens d'un jeu de cartes un peu spécial. Chaque carte représentait une émotion ou un sentiment. Avant d'aller me coucher, après chaque dispute ou contrariété, je choisissais une carte pour visualiser ce que je ressentais. Un peu plus tard, on en parlait avec maman, on discutait des cartes choisies, de ce qui se passait en moi.

GÉRER LES ÉMOTIONS

Grandissant, j'ai laissé les cartes de côté et j'ai découvert deux manières de gérer ses émotions. Je m'en sers aujourd'hui encore. La première, j'utilise le verbe, j'arrive à mettre des mots – très précis – sur mes sentiments, soit dans mon esprit, soit sur une feuille de papier. J'écris, je m'évade et extériorise ma sensibilité sur papier. L'écriture me permet de me comprendre, de visualiser mes émotions.

Ma seconde technique, c'est de me promener dans la nature, d'y faire le vide dans mon esprit, de me concentrer sur autre chose que mes problèmes directs. Grâce à cette bouffée d'air frais, je peux prendre du recul et remettre mes actes en question. Je parviens alors à accepter, à comprendre ce que je ressens.

LES AUTRES

À l'école, j'accumule frustration, colère et tristesse. Je suis avec un groupe que je juge inintéressant, un groupe dans lequel je ne me sens pas à ma place. Je rêve de me terrer au fond d'un terrier et de ne plus voir personne. Dans ces moments-là, faute de ne pas avoir cours en forêt, je prends mon bloc et j'écris, je déroule mes pensées et mon énervement s'envole avec les mots. Mes réflexions, mes remises en question se bousculent entre les lignes, mes idées les plus sombres et ma colère se retrouvent gravées sur ce bout de papier. Mes phrases me permettent de m'évader, de faire s'envoler le poids que j'ai sur le cœur.

ÉCRIRE POUR LA POUBELLE

Grâce aux cartes magiques puis à mes stratégies de gestion émotionnelle, je suis persuadé d'avoir dépassé les injonctions machistes de la société. Il y a peu, je me suis rendu compte que je n'avais trouvé aucun substitut à la personne avec laquelle je partageais mes émotions, quand j'étais enfant, ma mère. Aujourd'hui, ces feuilles qui me servent d'exutoire lyrique se retrouvent systématiquement à la poubelle. Je n'ose même pas imaginer de montrer ce texte à quelqu'un. Honte, pression, peur du regard des autres. J'ai beau avoir eu des parents qui m'ont appris à me comprendre, exprimer mes émotions reste très compliqué. Comme tout le monde, j'ai baigné dans une société patriarcale : on nous disait de ne pas pleurer car nous étions des hommes. Les super héros des films n'ont pas peur, sont virils et musclés. Dans beaucoup d'aspects de notre vie, nous sommes au contact du cliché de cet homme grand, beau, fort, qui n'a peur de rien. Un peu comme le prince charmant des Disney qui ont bercé notre enfance.

Ce que la société m'a appris reste ancré au fond de moi. C'est une révélation pour moi : inconsciemment mais constamment, j'apprends et utilise moi aussi ces stéréotypes.

ÊTRE VRAI

Comment apprendre à exprimer ses émotions dans un monde qui nous dicte de faire face à toutes nos difficultés sans jamais montrer aucune faiblesse, aucune faille ? Nous subissons tous cette pression sociétale depuis toujours. Lequel d'entre nous ne porte pas une caisse remplie de livres sans broncher alors que la douleur se fait sentir dans les avant-bras ? Lequel d'entre nous ne retient pas ses larmes lors d'un enterrement ? Cette pression deviendra de la honte si nous ne parvenons pas à tenir, à résister face à nos émotions. C'est dommage car ce processus de résistance et d'imperméabilité dans l'échange ne m'aide pas dans mes relations aux autres. Tisser de vrais liens sans avoir besoin de construire des murs nécessite de prendre un risque, celui d'oser partager aux autres ce qui m'habite vraiment. Bref, j'ai envie d'y travailler, c'est, et ce sera, un travail de longue haleine mais il en vaut la peine. C'est un travail d'humilité, je suis conscient que j'ai été et suis influencé par le contexte socioculturel dans lequel j'évolue.

J'Y ARRIVERAI ET VOUS ?

Il me faut apprendre à accepter les sanglots libérateurs en cas de tristesse, il me faut apprendre à ne plus avoir honte de laisser un ami-e plus baraqué-e que moi porter un sac de courses. Libérons-nous de cette muselière qu'est la société et laissons nos émotions prendre le dessus jusqu'à nous submerger !

MATHIEU, 16 ANS, CLAVIER

27/07/2020

POUR ALLER PLUS LOIN

Marlène Thomas, Manifestation contre les violences sexistes et sexuelles : «Il fallait briser le confinement», Libération, 25/11/20,
https://www.liberation.fr/france/2020/11/25/manifestation-contre-les-violences-sexistes-et-sexuelles-il-fallait-briser-le-confinement_1806708

Jean-François Noulet, Gouvernement fédéral : priorité absolue à un plan d'action pour lutter contre les violences intrafamiliales, RTBF, 20/11/2020
https://www.rtb.be/info/belgique/detail_gouvernement-federal-priorite-absolue-a-un-plan-d-action-pour-lutter-contre-les-violences-intrafamiliales?id=10636407

Antoine Schuurwegen, Homophobie: la crise sanitaire pourrait offrir un terrain favorable à la discrimination, des familles mettent leur enfant à la porte, RTL, 12/11/2020
<https://www.rtl.be/info/belgique/societe/homophobie-1258208.aspx>

Cette association utilise la culture pour aider les LGBT+ en milieu rural, têtù
<https://tetu.com/2020/11/23/cette-association-utilise-la-culture-pour-aider-les-lgbt-en-milieu-rural/>

JO Bérubé, La pandémie m'a permis de découvrir mon identité de genre, The HuffPost Québec, 20/11/2020
https://quebec.huffingtonpost.ca/entry/pandemie-decouvrir-identite-genre_qc_5fb698b6c5b695be8300bc4a?

Didier Zacharie, Le coronavirus n'aide pas à combattre l'homophobie
<https://www.moustique.be/26135/le-coronavirus-naide-pas-combattre-lhomophobie>

Carine Alazet, Les violences homophobes ont augmenté même pendant le confinement en Occitanie, 18/05/2020
<https://france3-regions.francetvinfo.fr/occitanie/violences-homophobes-ont-augmente-meme-confinement-occitanie-1830628.html>

Barbara Gabel, Confinement et homophobie : la situation des jeunes LGBT inquiète les associations, 22/04/2020
<https://france3-regions.francetvinfo.fr/centre-val-de-loire/confinement-homophobie-situation-jeunes-lgbt-inquiete-associations-1819786.html>

Agence QMI, Le confinement favorise l'homophobie en ligne, 17/05/2020
<https://www.journaldemontreal.com/2020/05/17/le-confinement-favorise-lhomophobie-en-ligne-1>

Mathieu Bobard, LGBTphobie en confinement : « J'ai 13 ans et mes parents me traitent tous les jours de "pédé" », 28/04/2020
<https://www.elle.fr/Societe/News/LGBTphobie-en-confinement-J-ai-13-ans-et-mes-parents-me-traitent-tous-les-jours-de-pd-3864069>

Derwell Queffelec, Épidémies : la fabrique des boucs émissaires, France Culture, 03/02/2020
<https://www.franceculture.fr/histoire/epidemies-la-fabrique-des-boucs-emissaires>

Sarah Jen , Dan Stewart & Imani Woody, Serving LGBTQ+/SGL Elders during the Novel Corona Virus (COVID-19) Pandemic: Striving for Justice, Recognizing Resilience, Taylor & Francis online, 16/07/2020
<https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/01634372.2020.1793255?journalCode=wger20&>

Rivers Owens, Uncertain Fermata: Gendered Grieving and Lament During the COVID-19 Pandemic, Lee University, 07/2020
<http://www.leeuniversity.edu/uploadedFiles/Content/mcnair/McNair-Academic-Journal.pdf#page=240>

Suzanne B. Goldberg, COVID-19 and LGBT Rights, 2020
https://scholarship.law.columbia.edu/faculty_scholarship/2687/

Jade Connor, Sarina Madhavan, Mugdha Mokashi, Hanna Amanuel, Natasha R.Johnson, Lydia E.Pace, Deborah Bartz, Health risks and outcomes that disproportionately affect women during the Covid-19 pandemic: A review, Elsevier, 12/2020
<https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0277953620305839>

Jeremy Aroles, David Vallat, François-Xavier de Vaujany, L'éducation supérieure dans un monde post-covid: propositions pour une université ouverte, HAL archives ouvertes.fr, 30/08/2020
<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02925628/document>

Céline Bessière, Emilie Biland, Sibylle Gollac, Pascal Marichalar et Julie Minoc, Penser la famille aux temps du Covid-19, Mouvements des idées et des luttes, 08/06/2020
https://www.researchgate.net/profile/Celine_Bessiere/publication/342048509_Penser_la_famille_aux_temps_du_COVID-19/links/5edfa894299b1d20bdbb4a1/Penser-la-famille-aux-temps-du-COVID-19.pdf

Maxence Ouafik, La santé des personnes LGBTI, ensemble autrement
<http://ensembleautrement.be/documents/20200928confsanterlgbtqia/20200928approchsynddispaouafik.pdf>

ASSOCIATIONS RESSOURCES EN BELGIQUE FRANCOPHONE :

<https://alter-visio.be/>

<https://www.lescheff.be/>

<https://www.arcenciel-wallonie.be/maisons-arc-en-ciel>

<http://rainbowhouse.be/fr/>

ELLES ET ILS ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Pauline Perniaux – Journaliste

Delphine Lange – Chargé de Projet

Gilles Ernoux – Rédacteur en Chef Scan-R

François Németh – Coordinateur Scientifique Scan-R

Bernard Guillemin – Coordinateur d'Altervisio

REMERCIEMENTS

Hassan Jarfi, fondateur de la fondation Ishane Jarfi

Nawal Ben Hamour, Secrétaire d'État à la Région de Bruxelles-Capitale

CURIEUX ? ENVIE DE TRAVAILLER AVEC NOUS ?

Vous pouvez retrouver toutes les informations sur www.scan-r.be ou nous contacter via coordination@scan-r.be



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES